

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 46

Artikel: Au tombeau de l'empereur
Autor: Reift, Emile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222188>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Les nouveaux abonnés au CONTEUR VAUDOIS,
pour 1929, recevront ce journal

GRATUITEMENT

ce jour au 31 décembre prochain,
en s'adressant à l'Administration,
9, Pré-du-Marché, Lausanne.



LES FEUILLES TOMBENT

Le temps, ma foi, n'est pas tant beau!
C'est l'hiver qui frappe à la porte!
Il faut ressortir son manteau;
Et mettre des souliers de sorte!
Il fait un vent qui n'est pas chaud;
Les feuilles d'or des grands ormeaux,
S'envolent, tournoient et tombent!

Le temps, ma foi, n'est pas tant beau!
Ça me met de mauvaise humeur;
Surtout qu'en sortant du bureau,
J'ai rencontré notre facteur,
Faisant, sans être trop morose
La tournée qui lui incombe;
Il m'a dit: «Voilà quelque chose!»
C'est la feuille d'impôt qui tombe!

Le temps, ma foi, n'est pas tant beau!
Ma moitié est, à la cuisine,
En train de faire du gâteau,
Tandis que ma fille badine.
On s'énerve, on n'est pas d'accord;
Soudain, j'entends un bruit de bombe;
Et, je demande: «Qu'est-ce encor?»
C'est la feuille à gâteau qui tombe!

Le temps, ma foi, n'est pas tant beau!
Aussi, je passe ma soirée
A parcourir divers journaux,
Assis, devant ma cheminée.
Je m'endors et rêve bientôt
Que j'entends un vol de colombe!
Ouvrant un œil, je vois, plutôt,
Que c'est la Feuille d'Avis qui tombe!

Pierre Ozaire.



ONCORO LE VOTE

AI a pas bin grand temps qu'on è zu votâ po einvouyî dâi conselié pè Berne. Lè conselié po Berne n'è pas tot quemet cliâo que faut po Lezena. L'è quemet quand on ècâo po lè sèmein, à bin qu'on ècâo à la tota. Po lè sèmein on ècâo quaque quarteron, quienze à seize, quemet faut de conselié po lo National à Berne: na pas à la tota, tot lâi passe quemet po lo Grand Conset è ein faut dâi mouî; doû ceint quasu po noûtron payî.
Po cliâo vôte, on bâi pas pî quartetta. Heu-reusement que lâi a lè vôte po la coumouna, qu'on pào sè rattrapâ on bocon et sè gorgossi à guiergiuetta avoué dâo novî. Oncora sè faut

tsouyî po cô on vôte s'on vâo avâi on verro à bâire, po cein qu'ein a dâi tot fin per tsi no. Vouaitî pî Rebibolatchou!

Rebibolatchou l'avâi fam de passâ syndico. Sa fenna l'avâi dinse décidâ et lâi avâi rein à repipâ. Quand la mère Rebibolatchourâva l'avâi de: ôz, faillâi lâi allâ et pu l'è bon. Lâi avâi pas de nani! Et po cliâo vôte, la mère Rebibolatchourâva l'avâi decidâ que son Rebibolatchou sarâi syndico et lâi arreverra. Oû-de-vo?

Adan, ie fâ dinse à son hommo:

— Accuta, Rebibolatchou, te sarâ syndico, à bin ne sarî pas la mère Rebibolatchourâva. Vaitcé cein que t'a à fêre. Ti pas solet po preteindre. Lâi a clii sacré Craquepiâo, lo socialiste. Mâ laisse mè fêre!

Clii dzo, la mère Rebibolatchourâva l'avâi la buîa. Va dan vè lo borni et fâ ài buîandâire: — Peinsâ-vo vâi cein que mon hommo m'a de! L'a djurâ, de baillî onna pîce de cinq franc à tscacon dâi vôteint, se Croquepiâo n'avâi min de voix por li. Cein lâi coterâi bin on beliet de mille, mâ lè baillè bo et bin se l'a tote lè voix. Mâ faut pas que lâi ein manque iena.

La mîma vèprâ, la coumechon l'ètai fête dein tot lo velâdzo: vo séde, de buîandâire!...

Et lè dzein sè desant:

— On va djurî on tor à Rebibolatchou po lâi fêre pèdre sè mille franc. On va tî vôtâ por li, po sti coup. Dinse dèvetrâi on baillî à tscacon noûtra pîce. Noutron bâire sarâi franc.

Ti lè dzo l'ètai dâo mîmo et sè djurâvant ti de vôtâ po Rebibolatchou, mîmameint Craquepiâo et sa beinda.

Et lo dzo de la vôte, Rebibolatchou l'a zu tote lè voix... que iena que l'ètai po Craquepiâo. L'ètai Rebibolatchou que l'avâi votâ dinse, su lè z'oodre de sa fenna po pas avâi fauta de payî à tscacon cinq franc.

L'à dan venu syndico et cein lâi a rein cotâ. Lè fenne tot parâi! *Marc à Louis.*

LE SOMMEIL DU BISSE¹

BETES et gens se reposent à leur heure, et la nature a son sommeil d'hiver. Pourquoi les choses n'auraient-elle pas le leur? Pourquoi le bisse n'aurait-il pas droit à ses vacances annuelles, lui qui a été si durement mis à contribution, et qui fut sans cesse à la brèche pendant plusieurs mois pour un travail ininterrompu? Ne l'a-t-on pas assez tourmenté depuis le printemps? Nouveau pélican d'Alfred de Musset, que de fois ses flancs ont saigné pour la nourriture d'autrui!

On l'a éventré, on l'a recousu comme un cheval de corrida; on l'a tour à tour gavé comme une oie à foie gras, et vidé comme un poisson d'eau douce. Que de coups de fer suivis de pansements sommaires! Le Victor Hugo qui voudra le célébrer sur le mode romantique trouvera des images sans nombre pour chanter ses mérites.

Pour rester dans la réalité, disons que le bisse a été bien exploité pendant la bonne saison, et que son action a répondu à l'attente des consorts. Alors, pour une année, il a terminé sa besogne.

¹ Page extraite d'un chapitre du volume qui paraîtra sous peu: *Au pays des Bisses* par Auguste Vautier; avec illustrations. Editions Spes, Lausanne.

Les foins et les regains sont engrangés, et le raisin, se dore au soleil de l'arrière-été. Peu à peu, les alpages ont vu les troupeaux redescendre: la neige a déjà fait sa rentrée en scène, saupoudrant plus d'un pâturage; le torrent diminue, preuve certaine du froid qui s'est installé dans les régions supérieures, et suspend la fonte des neiges et des glaciers.

— De jour en jour, la vie se replie dans le fond des vallées, sur les bas plateaux et dans la plaine: on prépare les quartiers d'hiver.

— Presque solitaire à présent, le bisse ne reçoit plus beaucoup la visite des touristes; il les effraye par les glaçons qui se suspendent à ses bois, s'attachent à la passerelle, de plus en plus dangereuse à franchir, ou qui s'écoulent le long de la roche en nappe étincelante, à l'aspect mauvais. Les derniers alpinistes suivent de préférence le chemin du bétail, et redoutent le « rac-courci » devenu trop périlleux.

Cependant, le bisse vit encore: à la plaine il envoie un filet d'eau qui s'accroît un peu dans les heures les plus chaudes de la journée, et qui diminue vers le soir. Il semble s'engourdir, il est plus sombre d'aspect, et se fait moins accueillant; sa chanson se transforme en murmure. Ses rives n'offrent plus à l'œil ni les graminées ployant au moindre souffle, ni l'éclat des fleurs de la montagne; il a l'air morne dans les bois noirs qu'il traverse. Qu'y faire?... c'est sa crise de neurasthénie, à lui.

AU TOMBEAU DE L'EMPEREUR

L'Empereur dormait sur son socle de marbre!...

Du monde, beaucoup de monde, ce jour-là, au Tombeau de Napoléon, sous la coupole des Invalides. Des papas, des papas, des enfants, des oncles, des tantes et des militaires. J'examine tous ces visages inconnus. Tous prennent un air grave en pénétrant dans ce monument d'où s'exhale on ne sait quel parfum. Et l'on songe au Grand Homme, à ses exploits fantastiques, grossis encore par la légende.

Soudain, en dirigeant mes regards autour de moi, quelle n'est pas ma surprise, ma stupéfaction, en remarquant trois vieilles connaissances, trois authentiques Vaudois, trois hommes qui ont dilaté la rate de milliers de contemporains, enfin, pour les nommer, Favey, Grognuz et l'Assesneur!

Oui, eux! Ils sont là, impassibles. Ils ne bronchent pas. Ils paraissent contrits, mélancoliques. Je m'approche et, sans détours, je dis à Favey:

— Alors Favey, vous voilà à Paris? Quoi de nouveau? Et vous, Grognuz, ça va, oui?... Eh! bonjour Assesneur!

Favey, étonné, me regarde:

— Eh bien! comment se fait-il que vous nous reconnaissez? Nous sommes pourtant bel et bien venus incognito. Enfin, puisque nous voilà reconnus, c'est nous, oui, c'est bien nous. Nous sommes de nouveau à Paris, mais avec quatre bons lustres de plus sur les épaules. Et ça ne nous rajeunit pas. Hein, Grognuz?

— Hélas, non! 1889, l'Exposition, la Grande Roue, la Tour Eiffel, quelle épopée!

L'Assesneur intervint:

— Enfin, il faut se faire une raison. Evidem-

ment, nous ne sommes plus aux jours glorieux de 1889, mais disons-nous que nous ne sommes pas plus malheureux ainsi qu'ainsi.

— Oh ! toi, reprend Favey, toujours tes grands mots !

Je tiens à être fixé sur le but du voyage à Paris du fameux trio :

— Me direz-vous, Favey, pourquoi vous êtes venus dans la Ville-Lumière et pourquoi je vous rencontre là, devant ce Tombeau, que vous avez contribué à rendre célèbre ?

— Eh bien ! c'est la nostalgie. Nous avons, il y a trente-neuf ans, fait à Paris une tournée triomphale. Nous avons eu, pendant l'Exposition, des aventures épiques et dont le souvenir ne se perdra pas de sitôt, nous avons vécu ici des journées héroïques. Notre voyage nous a valu de devenir légendaires grâce à ce tonnerre de Louis Monnet, qui nous a croqué sur les papiers au tout fin. Le cours de notre vie a été, sinon changé, du moins modifié. Retour dans nos foyers, nous n'étions plus les mêmes qu'avant. Nous avons pendant des années fait rire aux larmes des milliers de compatriotes. Eh oui ! ceux de Berne, de Neuchâtel, de Genève, de Zurich, de Bâle, de Schwytz et d'Appenzell se sont esclaffés aux récts de nos aventures. Enfin quoi, la célébrité et la gloire. Et maintenant, que voulez-vous, c'est une autre époque. Il y a eu la grande tourmente de 14. La vie est à l'envers à présent. Nous ne vivons, Grognoz, l'Assesseur et moi que des souvenirs de nos équipées passées. Nous nous faisons vieux et...

Je proteste :

— Allons, Favey, allons, ne dites pas ça ! Vous êtes plus verts que jamais. Vous irez jusqu'à cent-cinquante ans !

— Ta, ta, ta ! Je sais ce que je dis. Nous nous faisons vieux, pas vrai, Grognoz ?

— Hélas, oui !

— Aussi, n'avons-nous pas voulu mourir sans revoir Paris, sans revoir la Tour et le Tombeau. La Grande Roue, elle, a disparu. Et bien d'autres choses encore.

— Il n'y a plus les bons vieux fiacres et les tramways à impériale, dis-je, mais il reste le sourire des Parisiennes et ceci doit vous consoler de cela.

Favey n'est point convaincu :

— Hélas ! hélas ! comme dit si bien Grognoz, je sais bien, oui, Paris c'est toujours Paris mais pour nous, ce n'est plus « notre » Paris, puisque nous y sommes effacés, puisque nous sommes là pour nous souvenir et non pas pour vivre ce que nous avons vécu ! Et puis on ne sait plus où aller boire nos trois décis !

A ces paroles de regret, personne n'ajoute quelque chose...

L'Empereur dort toujours sur son socle de marbre. *Emile Reift.*

L'esprit de Dumas fils

Un ennuyeux racontait devant lui une nouvelle vieille histoire, quand tout à coup il s'interrompt en disant :

— Je suis désolé, je ne me rappelle plus la fin, excusez-moi.

Dumas va à lui :

— Félicitations, mon cher, c'est votre meilleure histoire.

* * *

Une princesse étrangère, qui l'avait invité plusieurs fois, mais vainement, à dîner chez elle, le rencontra un soir dans un salon ami :

— Quel dommage, dit-elle, que les hommes d'esprit ne soient pas hommes du monde !

— Quel dommage, s'exclama Dumas en s'inclinant, que les femmes du monde ne soient pas des femmes d'esprit !

DÉPAYEMENT

BN parcourant la campagne vaudoise, je me suis offert, certain jour, une pinte de bon sang.

Ce n'est pas la première fois que mes obligations professionnelles me conduisent en divers lieux de cette terre douce et accueillante, où « quelle que soit l'heure, on s'en va prendre un verre », comme versifiait mon ami Herzog. Mais jamais encore, la marque ultra-moderne du progrès ou de l'américanisme ne m'était ap-

parue si effrontée dans le décor champêtre de mon pays natal.

La petite bourgade que je traversais me fit les honneurs de ses « afternoon teas » où il y a « dancing » le samedi soir et de ses « bars » où les « cock-tails » supplantent les nouveaux, boursifs et clairs ! Ainsi que toute ville qui se respecte, elle a ses « terrains » et ses « courts », des boutiques de « hair dresser », une « english pharmacy », un « physician », deux ou trois « american dentist » ou « surgons », un « homme » très sec et un « London-House », sorte de bazar où l'on vend l'article de Berlin, hormis pendant la Semaine Suisse.

Tout cela n'est rien.

Il y a plus fort.

« Non solum... sed etiam » disait mon vieux maître.

Et la spirituelle dame de Sévigné, revenant au monde, s'écrierait une seconde fois : « je vous le donne en cent, je vous le donne en mille... »

J'ai hâte de satisfaire votre curiosité éveillée et de vous expliquer pourquoi, à traverser le bourg antique, je me suis fait une pinte de bon sang.

C'est qu'au bout de l'unique rue, appelée principale, je me suis trouvé tout à coup devant une maison neuve, cubique, jaune, avec des volets roses, sur laquelle se détachaient les lettres lumineuses d'une réclame dernier cri :

« Institute of Beauty and Physical Culture »

Et, ironie de choses, à l'instant même où je contemplais avec ahurissement les britanniques majuscules des temps nouveaux, je vis déboucher sur la grand'rue un de ces attelages du vieux Pays de Vaud comme l'on n'en voit plus guère. Les grands bœufs roux, que le joug accouplaient, traînaient un char de fumier et le jeune laboureur faisait claquer son fouet en sifflant un air de marche. L'homme, une espèce d'hercule, conduisait aux champs l'engrais fertilisant, source de richesse. Travail et simplicité sont sa devise, le labeur agricole lui donne la vigueur physique et l'amour de la beauté. Il incarne la tradition paysanne, la plus noble de toutes.

Aussi, lorsque je l'entends crier : « hue, Marquis et Botzâ ! » je ne puis m'empêcher de sourire à cette enseigne dépaycée qui parle à ces fils du sol, dans la langue du modernisme, de culture et de beauté. *Alphonse Mex.*

LUTRY

N est gai, à Lutry. Le sang y coule rapide, et bien rouge, dans les veines.

Bombarde, qu'daucuns appellent aussi Bonbonne, est l'un des plus authentiques représentants d'une race solide dont la tête est près du bonnet, le verre au bord des lèvres et la malice au fond des yeux. Au hasard, cueillons quelques-uns des propos qu'il émet sans effort :

— Je demeure droit contre la cure... A la longue, naturellement, les sermons traversent la muraille... Comme ça, on n'a pas besoin d'aller tant souvent à l'église... Et puis les prières d'un pasteur, c'est comme un paratonnerre : ça protège dans un rayon de quarante mètres. Inutile de faire double emploi !

— Jamais la vie ne me semble plus belle que quand je plonge et que je nage sous l'eau à cinq heures du matin...

— Je n'aime pas les pouêtes figures... On est dans le monde pour rire, pour cultiver la vigne et prendre du poisson quand ça mord... Et même si ça ne mord pas, il faut encore en rire... Non, je n'aime pas les pouêtes figures !

Il ne faudrait pourtant pas tenir l'ami Bombarde pour un fantoche sans consistance, pour un plaisantin dont seule la gouaille desserre les lèvres. Au dernier matin de la dernière période de service dans le bataillon des carabiniers vaudois, à Morges, ses yeux se sont mouillés quand le drapeau, une fois encore, passa devant le front des compagnies hérissées de baïonnettes, puis s'éloigna, dans le bruit des fanfares et de clairons, glissant doucement sur le feuillage des grands arbres jaunés par l'automne. Sobremment, Bombarde a murmuré : — Charrette !... et se seul mot valait mieux qu'un discours.

Et puis Bombarde montre à qui veut le voir, mais sans en tirer la moindre vanité, comme il montrerait son couteau de poche ou des bretelles neuves, une lettre marquée du sceau du Haut Conseil d'Etat vaudois, une médaille d'or qui se balance au bout d'un joli ruban... Certain soir d'orage, un homme se noyait. Premier trait d'héroïsme, Bombarde, assis dans la tête d'une salle à boire, abandonne les trois décis dont il venait à peine de humer l'odeur. Il se précipite. Du débarcadère, il plonge. Il nage, là-bas, au large, d'où s'élèvent les cris. Luttant contre les vagues qui le giflent à la volée, il rejoint l'homme, il le saisit au collet avant qu'il coule à pic et le ramène, évanoui, sur la berge.

Quand on l'en presse et qu'il raconte cela, Bombarde ajoute très simplement :

— A d'autres de continuer l'opération. Moi, j'ai été achever mes trois décis...

Et comme la malice, à Lutry, ne perd jamais ses droits, Bombarde dit encore, en clignant de l'œil, sans toutefois mener sa phrase jusqu'au bout :

— J'ai appris, depuis, que mon gaillard ne causait que l'allemand... Il a bien fait de se taire pendant que je le ramenais... parce que...

N'en croyez rien !... Bombarde l'eût « ramené » tout de même. Car ils sont ainsi, les gens de Lutry : rudes, taillés à la grosse, bien fendus en gueule, point ennemis du vin, orgueilleux de leur bourg, mais spontanés, généreux et francs comme un coup de poing. Et gais, donc ! ce qui irrite parfois les gens sérieux, beaucoup d'entre eux, du moins, observateurs stricts d'un onzième commandement : — Soyez moroses !... d'un douzième, qui lui est semblable : — Soyez désagréables !

Oui, gais. Voyez l'entrain de ces fillettes qui chantent en se donnant la main :

Marguerite de Paris

Prête-moi tes souliers gris

Pour aller au Paradis...

et qui guignent, tout en dansant, les socques, les bottes, les pantoufles feutrées suspendues devant la boutique du cordonnier, une boutique impayable, ayant, de même que ses voisines, un caractère bien à elle, comme une petite vie aimée et connue. Voyez encore cette boulangerie dont les devantures sont des fenêtres et l'entrée une porte de cave repeinte, basse, accueillante. Du haut des rayons — des blanches bien rabotées — les gâteaux participent à la paix des jours au long desquels le soleil monte, descend et meurt, sur un rythme royal, incontesté, tandis que madame Bolomey trotte du four aux « tablars » du magasin, rapportant chaque fois, à pleins bras, les miches rousses, les taillades, que la pendule, alanguie par tant de sérénité, râle dans la pénombre... *B. Vallotton.*

INDISCRETIONS

A Pierre Ozair.

Pierre, Pierre, ce n'est pas permis

De trahir ainsi ses amis !

Jean est bavard, je le concède,

Mais vous êtes fort indiscret.

Faut-il qu'à l'envie je cède

De dévoiler tous vos secrets ?

Or, vous n'aviez pas de moustache

Qu'on devait vous mettre à l'attache !

Nous souvient-il des folles escapades,
Des habits déchirés au bois des palissades,
Des fuites éperdues lorsque tombait la nuit
Et la rentrée avec de petits airs confits...

Et plus tard vos belles fratries
Qui mettaient en émoi l'évêché, la mairie...

Pierre, mon voisin, vous avez maraudé
Des pommes et des noix... et qui sait... des baisers !

Bah ! La jeunesse aventureuse
Aux loix volontiers fait la nique !
Ah ! qu'elles étaient savoureuses
Les noix de monsieur le syndic !
Avec un verre de petit blanc
Quel régal quand on a vingt ans !
C'est un fait avéré, connu
Rien ne paraît meilleur que le fruit défendu !
Sylvabelle.